

RÉQUISITOIRE

Sur lequel eſt intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés différens Livres ou Brochures, intitulés :

1.° La Contagion ſacrée, ou *l'Hiſtoire Naturelle de la Superſtition : 2.° Dieu & les Hommes : 3.° Diſcours ſur les Miracles de Jéſus-Chriſt : 4.° Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne : 5.° Examen impartial des principales Religions du monde : 6.° Le Chriſtianiſme dévoilé,* ou *Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne : 7.° Syſtème de la Nature,* ou *des Loix du Monde phyſique & du Monde moral.*

imprimé par ordre exprès du Roi.

MESSIEURS,

JUSQUES à quand abuſera-t-on de notre patience? s'écrioit l'Orateur Romain, dans un temps où la République, expoſée à

toutes les fureurs d'une faction prête à éclater, comptoit au nombre des conjurés les citoyens les plus illuſtres, mêlés avec la plus vile populace.

Ne pouvons-nous pas aujourd'hui adreſſer les mêmes paroles aux Écrivains de ce ſiècle, à la vue de cette eſpèce de confédération, qui réunit preſque tous les Auteurs, en tout genre, contre la Religion & le Gouvernement? Il n'eſt plus poſſible de ſe le diſſimuler; cette ligue criminelle a trahi elle-même ſon ſecret. Son but principal eſt de détruire l'harmonie établie entre tous les ordres de l'État, & maintenue par la relation intime qui a toujours ſubſiſté entre la doctrine de l'Égliſe & les Loix politiques.

Oui, Meſſieurs, depuis l'extirpation des héréſies qui ont troublé la paix de l'Égliſe, on a vu ſortir des ténèbres un ſyſtème plus dangereux par ſes conſéquences que ces anciennes erreurs, toujours diſſipées à meſure qu'elles ſe ſont reproduites. Il s'eſt élevé au milieu de nous une ſecte impie & audacieuſe; elle a décoré ſa fauſſe ſageſſe du nom de Philoſophie; ſous ce titre impoſant, elle a prétendu poſſéder toutes les connoiſſances. Ses partiſans ſe ſont élevés en précepteurs du genre humain. *Liberté de penſer,* voilà leur cri, & ce cri s'eſt fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. D'une main, ils ont tenté d'ébranler le Trône; de l'autre, ils ont voulu renverſer les Autels. Leur objet étoit d'éteindre la croyance, de faire prendre un autre cours aux eſprits ſur les inſtitutions religieuſes & civiles; & la révolution s'eſt pour ainſi dire opérée. Les proſélites ſe ſont multipliés, leurs maximes ſe ſont répandues: les Royaumes ont ſenti chanceler leurs antiques fondemens; & les Nations, étonnées de trouver leurs principes anéantis, ſe ſont demandé par quelle fatalité elles étoient devenues ſi différentes d'elles-mêmes.

C'eſt à la Religion ſur-tout que ces Novateurs ont cherché

à porter les coups les plus funestes; il se sont acharnés à déraciner la foi, à corrompre l'innocence, & à étouffer dans les ames tout sentiment de vertu.

Ceux qui étoient le plus faits pour éclairer leurs contemporains, se sont mis à la tête des incrédules: ils ont déployé l'étendard de la révolte, &, par cet esprit d'indépendance, ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'Écrivains obscurs, ne pouvant s'illustrer par l'éclat des mêmes talens, a fait paroître la même audace; & ils n'ont dû leur réputation qu'à la licence de leurs Écrits, & au funeste appât du pyrrhonisme qu'ils ont présenté.

Tantôt ils ont fait de l'irréligion le fonds même de leurs ouvrages; tantôt ils l'ont mêlée dans des Écrits obscènes & voluptueux, comme pour l'insinuer dans l'esprit de la jeunesse, avec le charme des peintures lascives, & pour faire tourner au profit de l'impiété le désordre même qu'ils portoient dans les sens.

Les cœurs purs, les ames honnêtes, ont été attirés par des maximes insidieuses, qui sembloient dictées par la bienfaisance; & la droiture de leurs sentimens leur a fait illusion, sur des principes d'autant plus dangereux qu'ils paroissoient tendre au bonheur de l'humanité.

Avec les esprits graves, on a pris le ton de la méthode & de la réflexion. On a présenté des Écrits légers & agréables aux esprits frivoles & superficiels. On a semé des doutes, que le simple n'étoit pas en état de résoudre; & le ridicule a achevé d'entraîner ceux que les faux raisonnemens n'avoient pu persuader.

Cette secte dangereuse a employé toutes les ressources; &, pour étendre la corruption, elle a empoisonné, pour ainsi dire, les sources publiques. Éloquence, Poësie, Histoire, Romans, jusqu'aux Dictionnaires, tout a été infecté; & nos théâtres eux-mêmes ont renforcé ces maximes pernicieuses, dont le poison acquéroit un

nouveau degré d'activité ſur l'eſprit national, par l'affluence des ſpectateurs & l'énergie de l'imitation. Enfin, la Religion compte aujourd'hui preſque autant d'ennemis déclarés, que la Littérature ſe glorifie d'avoir formé de prétendus Philoſophes; & le Gouvernement doit trembler, de tolérer dans ſon ſein une ſecte ardente d'incrédules, qui ſemble ne chercher qu'à ſoulever les peuples, ſous prétexte de les éclairer.

Nous n'ignorons pas à quelle haine nous nous expoſons, en oſant déférer aux Magiſtrats une cabale auſſi entreprenante qu'elle eſt nombreuſe. Mais quelque riſque qu'il puiſſe y avoir à ſe déclarer contre ces apôtres de la tolérance, les plus intolérans des hommes, dès qu'on ſe refuſe à leurs opinions; nous remplirons le miniſtère qui nous eſt confié, avec l'intrépidité que donnent la défenſe de la vérité & l'amour du bien public.

Non, il ne nous eſt plus permis de garder le ſilence ſur ce déluge d'Écrits, que l'irréligion & le mépris des Loix ont répandus depuis quelques années. Nous étions occupés à raſſembler toutes ces productions funeſtes, lorſque nous avons été informés que ce même déſordre avoit excité la juſte indignation de l'Aſſemblée générale du Clergé de France. Le Roi lui-même nous a fait connoître que les Évêques de ſon royaume avoient porté aux pieds du trône, des plaintes également vives & reſpectueuſes, ſur l'audace effrénée des Écrits irréligieux.

Vous applaudirez, ſans doute, à une démarche que la Religion outragée attendoit du zèle de ſes premiers Miniſtres, & dont la piété du Roi annonçoit le ſuccès; & vous ne ſerez pas étonnés que joignant nos efforts à ceux de cette illuſtre Aſſemblée, nous portions aujourd'hui, dans le temple de la Juſtice, les mêmes plaintes & les mêmes vœux. Les Miniſtres, dépoſitaires de l'autorité de l'Égliſe, & les Magiſtrats, dépoſitaires de la puiſſance du

Souverain, ſe doivent mutuellement l'exemple du zèle & de la vigilance pour le maintien de la Religion. Le Ciel & les Loix ont dû confier aux Magiſtrats, auſſi-bien qu'aux Évêques, le ſoin honorable de la défendre, & de lui faire porter autant de reſpect par ſes ennemis, qu'elle a de prix pour ſes véritables enfans : obligation d'autant plus étroite pour les Magiſtrats, que l'impiété n'attaque pas moins l'État que l'Égliſe, & que ſes attentats renverſent autant l'ordre civil que l'ordre ſpirituel.

Tel eſt cependant le reproche qu'on peut faire aux auteurs des Ouvrages que nous venons dénoncer à la Juſtice: ce ne ſont pas ſeulement les livres déjà flétris, qui continuent, malgré les anathèmes de la Religion, & malgré l'animadverſion des Tribunaux, à corrompre les mœurs: l'impiété féconde les eſprits, elle fait lever chaque jour des ſémences nouvelles, non moins pernicieuſes que les premières, & toujours répandues avec la même impunité. Elle dédaigne déjà la précaution de s'envelopper ſous des voiles, ſes blaſphèmes éclatent, les dépôts d'irréligion ſont dans toutes les mains, on les met à plus haut prix pour exciter la curioſité, & leur donner plus d'importance & plus d'attrait. Les femmes elles-mêmes, s'initient à ces connoiſſances d'impiété ou de ſepticiſme; & négligeant les devoirs qui leur ſont propres, & qu'elles ſeules peuvent remplir, elles paſſent une vie oiſive dans la méditation de ces Ouvrages ſcandaleux.

A peine ſont-ils devenus publics dans la Capitale, qu'ils ſe répandent comme un torrent dans les provinces, & dévaſtent tout ſur leur paſſage. Il eſt peu d'aſiles qui ſoient exempts de la contagion; elle a pénétré dans les atteliers, & juſque ſous les chaumières: bientôt plus de foi, plus de religion & plus de mœurs: l'innocence primitive s'eſt altérée; le ſouffle brûlant de l'impiété a deſſéché les ames, & a conſumé la vertu.

Le peuple étoit pauvre, mais consolé; il est maintenant accablé de ses travaux & de ses doutes : il anticipoit par l'espérance sur une vie meilleure; il est surchargé des peines de son état, & ne voit plus de terme à sa misère, que la mort & l'anéantissement.

C'est peu de voir multiplier les fruits malheureux de la fureur impie de nos propres Écrivains; il s'est établi un commerce de poison avec l'Étranger. Les haines nationales se taisent devant l'impiété; elle est devenue un lien funeste qui réunit les esprits les plus divisés : elle ne craint pas même de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire. Elle les ressuscite pour tirer des noms connus qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle a besoin; elle annonce sa doctrine comme l'ouvrage d'un auteur décédé depuis plusieurs années : par-là elle met le tombeau pour barrière entr'elle & les poursuites qu'elle redoute, & jouit ainsi à la fois du Ciel qu'elle outrage, & de sa Patrie qu'elle corrompt.

Vous reconnoîtrez, Messieurs, cette imposture sacrilége dans deux des Ouvrages dont nous allons vous rendre compte.

Entre tous ceux qui se sont distribués depuis quelque temps, nous avons choisi les plus révoltans & les plus criminels. Ce ne sont pas, sans doute, les seuls dont la Religion ait à se plaindre; & il nous seroit facile de mettre sous vos yeux une liste effrayante des productions que notre siècle doit désavouer : mais nous avons pensé qu'il suffiroit de vous présenter ceux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître le génie de l'impiété, le genre de vérités qu'elle attaque, le but qu'elle se propose, la marche qu'elle a suivie, & le danger imminent du mal, dont il est temps que la loi s'occupe, & qu'elle cherche le remède.

Nous ne nous attacherons pas à vous présenter un examen détaillé & approfondi de tous ces différens Ouvrages; nous ne

ferons que vous donner une idée ſuccinte & générale des principes qu'ils renferment: leur ſeule énonciation en ſera la première réfutation.

I.er La Contagion ſacrée, *ou* l'hiſtoire naturelle de la Superſtition: Ouvrage traduit de l'Anglois. *Prima mali labes.* Londres, 1768.

Le premier de ces ouvrages eſt une invective amère contre la Révélation priſe en elle-même: c'eſt une traduction de l'Anglois, & l'auteur s'eſt attaché à montrer la Révélation comme une impoſture, comme une contagion ſacrée, dont tous les eſprits & tous les Gouvernemens ont éprouvé les ſiniſtres effets, comme le fatal inſtrument dont l'ambition s'eſt ſervie pour opprimer la Terre, & enfin comme une invention funeſte, incompatible avec la ſaine morale, & néceſſairement liée avec la ſervitude, le fanatiſme & la ſuperſtition.

II. Dieu & les Hommes. Œuvre théologique, mais raiſonnable; en XLIV chapitres. Londres, 1770.

Le ſecond de ces Écrits n'eſt dans ſa plus grande partie, qu'un tiſſu de ſarcaſmes contre la Loi de Moyſe & la Religion Chrétienne, que l'auteur veut faire paſſer pour les productions les plus mépriſables de la folie humaine, tandis qu'il ne parle qu'avec reſpect ou indulgence des autres Religions & des ſuperſtitions ſans nombre dont elles ſont infectées.

Jéſu, qui n'a jamais rien écrit, dit cet auteur, *qui eſt venu ſi long-temps après Platon, & qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'aſſurément il ne connoiſſoit pas.*

Le Platoniſme eſt le père du Chriſtianiſme, & la religion Juive en eſt la mère; or quoi de plus dénaturé que de battre ſon père & ſa mère, &c.

Tous les efforts de cet Écrivain tendent à démontrer qu'*on a perverti horriblement la Philoſophie*, & il finit par s'écrier que *le temps eſt venu de lui rendre enfin ſa première pureté*.

III.
Discours sur les miracles de Jésus-Christ : traduit de l'Anglois de Woolston.

Nostrum est tantas componere lites.

XVIIIe siècle.

Le troisième est encore une traduction d'un ouvrage Anglois qui n'offre qu'une satyre contre les miracles opérés par Jésus-Christ, & consignés dans nos livres saints : cette satyre est d'autant plus insultante, que l'auteur s'est efforcé de l'appuyer du témoignage même des Pères de l'Église, & de protestations ironiques de respect & d'attachement pour Jésus-Christ & pour son Évangile.

IV.
Examen critique des Apologistes de la Religion Chrétienne, par M. Fréret, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.
In-12, 1767.

Le quatrième, attribué à un des Secrétaires perpétuels de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & qui n'a paru que, quand il n'a plus été en état de le désavouer, a pour objet l'examen des motifs de crédibilité que les Apologistes de la Religion chrétienne ont allégués en sa faveur, & il n'en est aucuns que malgré leur évidence, l'auteur ne cherche à affoiblir ou à détruire.

V.
Examen impartial des principales Religions du monde.

Le cinquième, dans un examen prétendu impartial des principales Religions du monde, attaque tous les faits qui établissent la divinité du Christianisme ; & par une injustice commune à tous les Écrivains prévenus, il s'arme d'un côté d'un Pyrrhonisme outré, contre ce que la Religion a de plus évident ; & de l'autre, il tombe dans une crédulité puérile sur tout ce qu'il est obligé de supposer pour se dispenser de la foi.

VI.
Le Christianisme dévoilé, *ou* Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne.
In-8.° 1767.

L'auteur du sixième croit avoir dévoilé le Christianisme en nous le représentant comme une Religion de mensonge & de sang, & qui a rempli la Terre de fables dangereuses & de dissentions cruelles ; & il s'imagine en avoir rendu la morale odieuse, parce qu'il l'a défigurée au gré de son imagination.

VII.
Système de la Nature, *ou* des Loix du Monde

Le septième & le dernier des Ouvrages que nous apportons à la Cour, est le comble du scandale, & couronne tous les attentats

attentats dont l'impiété eſt coupable envers l'État & la Religion. Il nous a paru mériter une analyſe exacte, non-ſeulement parce qu'il réunit tous les blaſphèmes & les abſurdités des ſix premiers, qu'on s'eſt attaché à réduire en un corps de ſyſtème, dans lequel il faut ſuivre l'auteur relativement à la nature des objets qu'il examine, & au genre de preuves qu'il en rapporte; mais encore parce que la cabale philoſophique, dont il eſt devenu le code, annonce avec orgueil ce nouveau *ſyſtème de la Nature*, comme devant anéantir tous les préjugés, rappeler l'Univers entier à ſon état primitif, & faire rentrer le genre humain dans tous ſes droits.

phyſique & du Monde moral, par M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe. Londres, 1770.

L'auteur inconnu du *Syſtème de la Nature*, ſous le nom de M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, n'a fait que répéter le ſyſtème d'Épicure. Pour fonder ſon Athéiſme, il ſemble avoir pris à tâche de détruire tous les principes reçus, & de renouveler tous ceux qui avoient été proſcrits. Son Ouvrage eſt diviſé en deux parties; dans la première, il examine ce que c'eſt que la matière & le mouvement; il traite enſuite de l'homme, de ſon origine & de ſa fin: de-là, il paſſe à la nature de l'ame. Cette diſcuſſion le conduit à agiter les fameuſes queſtions de la liberté, de l'immortalité, du dogme de la vie future, du fataliſme, de la néceſſité & du ſuicide: il finit par apprécier les devoirs de l'homme envers ſes ſemblables, par déterminer l'origine de la ſociété, & par fixer tous les droits de la ſouveraineté.

Dans la ſeconde partie, l'auteur traite de la Religion, de l'exiſtence de Dieu, des preuves de cette exiſtence, du Déiſme & de l'Optimiſme, de l'utilité de la Théologie, & de l'inutilité de la conduite des hommes envers Dieu; enfin il termine par

l'apologie de l'Athéiſme, & préſente à ſes lecteurs un abrégé du code de la Nature.

Tels ſont tous les objets renfermés dans les deux volumes intitulés *Syſtème de la Nature, ou des Loix du Monde phyſique & du Monde moral.* Suivons l'auteur dans la gradation qu'il a voulu lui-même donner à ſes idées.

De la Matière & du Mouvement, *tome I chap. II.*

La première partie commence par renouveler le ſyſtème de Lucrèce, auquel l'auteur n'a fait, pour ainſi dire, que donner plus d'étendue. Il poſe pour principe que la *matière eſt éternelle & néceſſaire (1).... qu'elle a toujours exiſté (2).... que le mouvement lui eſt eſſentiel (3). Il définit le mouvement, une façon d'être qui découle néceſſairement de l'eſſence de la matière;* elle *ſe meut par ſa propre énergie (4).* D'un autre côté, il donne pour maxime que tout corps eſt mu par un autre corps qui le frappe; *ainſi il n'y a aucun mouvement ſpontané dans la Nature (5).* Le mouvement ſe communique d'un corps à un autre, par une ſuite d'impulſions continuées à l'infini: de-là, il s'enſuit que le mouvement vient d'une cauſe intérieure à la Nature, puiſqu'il lui eſt *eſſentiel,* & qu'il vient en même-temps d'une cauſe extérieure, puiſqu'il eſt donné *par impulſion:* contradiction choquante, ſur laquelle tout le ſyſtème eſt établi.

Il ſoutient, qu'il n'y a dans l'Univers ni ordre ni déſordre; *parce que tout eſt néceſſaire dans la Nature (6);* ni bien ni mal phyſique, ni bien ni mal moral, puiſque la Nature n'eſt pas une *intelligence (7),* qui puiſſe avoir un but & ſe propoſer un deſſein: tout eſt néceſſaire, parce que tout *ce qui exiſte eſt une ſuite des propriétés inhérentes à la matière éternelle (8);* tout eſt ce qu'il peut être, & ne ſauroit être autrement; ce n'eſt pas le haſard *(9) ni une cauſe aveugle* qui conduit l'Univers, c'eſt la néceſſité;

(1) Pag. 28 & 81.
(2) Pag. 27 & 31.
(3) Page 27.
(4) Page 21.
(5) Page 16.
(6) Page 56.
(7) Page 69.
(8) Page 70.
(9) Idem.

nouvelle contradiction; une cause privée d'*intelligence* est *une cause aveugle*, & qui agit nécessairement au hasard.

De l'examen de la matière & du mouvement, l'auteur passe à l'examen de la nature de l'homme. Il établit que l'*homme est un être purement physique (10)........La matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens (11).... L'homme est une production de la Nature (12) qui ressemble à certains égards à tous les autres êtres, & se trouve soumise aux mêmes loix....... Le mouvement le fait naître, le soutient & le détruit (13)........ c'est un tout organisé composé de différentes matières (14)....... L'homme est une suite nécessaire du débrouillement de notre globe (15)........* La différence de l'homme & de la bête ne se tire que de leurs organisations. *C'est ainsi que le papillon commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte ailé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs; parvenu à cette forme, il se reproduit & se propage; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparoître, après avoir rempli la tâche que la Nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracé aux êtres de son espèce (16)..... Il en est de même de l'homme, qui dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation, & aux matières dont la Nature l'a composé (17).*

De l'Homme, de son origine & de sa fin, *tome I, chap. VI.*

(10) Chap. I, p. 2.

(11) Chap. II, p. 23 & 24.

(12) Ch. IV, p. 80.

(13) Ch. IV, p. 76.

(14) Page 80.

(15) Idem.

(16) Chap. I, p. 43

(17) Chap. I, p. 44

L'auteur, si hardi dans ses assertions, n'ose décider si l'homme a toujours existé, s'il a toujours été le même, si l'espèce a changé, ou si elle changera dans la suite. Il répond *à ceux qui pour trancher la difficulté, prétendent que l'espèce humaine descend d'un premier homme & d'une première femme, créés par la*

Divinité; que nous avons quelques idées de la Nature, mais que nous n'en avons aucunes de la Divinité ni de la Création; & que se servir de ces mots, c'est ne dire qu'en autres termes, que l'on ignore l'énergie de la Nature, & qu'on ne sait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoissons (18)... Et il finit par conclure que l'homme qui, *dans sa folie, prend arrogamment le titre de Roi de la Nature (19),...... n'a aucune raison pour se croire un être privilégié (20).*

(18) Ch. IV, p. 89.

(19) Page 88.

(20) Page 89.

Si l'auteur nous présente la formation de l'homme comme une suite nécessaire des loix de la Nature & du mouvement, il nous fait envisager de même sa destruction. Elle est une conséquence de la manière dont il s'est formé. *La mort n'est que le sommeil de la vie; ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable, un réveil fâcheux ne le suivra jamais; mourir, c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître (21).*

(21) Chap. XIII, pag. 267, 268.

Métempsycose.

Quoique l'auteur enseigne que tout finit avec l'homme, & que la dissolution de sa machine est la fin totale de son être, il paroît néanmoins revenir sur lui-même; & comme il avoit établi que *la matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens,* cette première hypothèse lui fait admettre une espèce de métempsycose pour reproduire l'homme qui vient de s'anéantir. *Des loix aussi nécessaires,* dit-il, *que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la Nature, d'où elle nous avoit tirés pour nous reproduire sous quelque forme nouvelle..... sans nous consulter elle nous plaça, pour un temps, dans le rang des êtres organisés; sans notre aveu elle nous obligera d'en sortir, pour nous placer dans un autre rang (22).* Et dans un autre endroit il avoit déjà dit, que le mouvement détruit l'homme, & *l'oblige de rentrer dans le sein d'une Nature*

(22) Chap. XIII, page 268.

qui bientôt le reproduira épars ſous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ſes parties parcourra de même les différentes périodes, auſſi néceſſairement que le tout avoit parcouru ceux de ſon exiſtence précédente (23).

(23) Ch. IV, p. 76.

Voilà donc tout le ſyſtème de cet auteur ſur la nature de l'homme, ſur ſon origine & ſur ſa fin. De ſa nature il n'eſt que matière, il doit ſa naiſſance au mouvement, il finit par défaut de mouvement; & ce mouvement, après ſa deſtruction, le perpétue & le renouvelle ſous une forme différente; en ſorte que tout ce qui exiſte eſt néceſſairement le même que ce qui a dejà exiſté, mais modifié d'une manière différente.

De l'Ame & de la Spiritualité, *tome I, chap. VII.*

Après avoir déterminé la nature de l'homme, l'auteur examine la nature de l'ame. Il prétend que les anciens Philoſophes, de même que les *premiers Docteurs du Chriſtianiſme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles (24) . . . . C'eſt à force de raiſonner ſur de faux principes, que l'ame, ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la Nature, ſont devenus de pures chimères, de purs eſprits, de purs êtres de raiſon (25).*

(24) Page 96.

(25) Page 97.

Le dogme de la ſpiritualité ne nous offre qu'une idée vague, ou plutôt qu'une abſence d'idées . . . . Eſt-il donc vrai, s'écrie-t-il, *que l'on puiſſe ſe figurer un Etre qui, n'étant pas matière, agit pourtant ſur la matière! . . . . Eſt-il poſſible de concevoir l'union du corps & de l'ame! . . . . . . Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés, de dire que ce ſont des effets de la toute-puiſſance d'un Etre encore plus inconcevable que l'ame humaine! . . . . . Faire intervenir la Divinité, n'eſt-ce pas avouer ſon ignorance ou le deſſein de nous tromper (26)!*

(26) Page 98.

De l'examen phyſique que l'auteur fait de notre ame, il infère que l'homme n'a pas *d'autre ame que le cerveau; toutes*

les facultés intellectuelles que l'on attribue à l'ame, ſe réduiſent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui eſt viſiblement en nous le ſiége du ſentiment, & le principe de toutes nos actions (27).

(27) Chap. VIII, page 117.

Il ſuffit de ſavoir que *l'ame ſe meut & qu'elle ſe modifie par les cauſes matérielles qui agiſſent ſur elle, pour être autoriſé à conclure que toutes ſes opérations prouvent qu'elle eſt matérielle* (28). Ainſi, par une nouvelle contradiction, l'Auteur établit que des perceptions, des idées, des motifs, peuvent agir ſur le cerveau & le mettre en mouvement; cependant il avoit déjà poſé pour principe, que la matière ſeule pouvoit agir ſur la matière, & l'on ne pourra jamais prétendre que la penſée, le jugement, la réflexion, ſoient des êtres matériels & vraiment exiſtans.

(28) Page 118.

De la liberté de l'Homme, *tome I, chap. XI.*

Selon cet auteur, l'homme n'eſt pas libre, il eſt néceſſairement déterminé par l'impreſſion des objets extérieurs, par les idées qui ſe ſont arrangées dans ſon cerveau, à ſon inſçu. *Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout ſeul plus fort que la Nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de la Nature, qui toujours en action ſur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale* (29).

(29) Page 189.

La volonté eſt une modification dans le cerveau; la penſée, la réflexion, le raiſonnement, le choix ne ſont que des mouvemens & des mouvemens néceſſaires; & l'on ne peut citer un ſeul moment dans la vie où l'homme ſoit vraiment libre. *C'eſt pour juſtifier la Divinité du mal qui ſe fait dans le monde, qu'on a imaginé le ſyſtème de la liberté* (30).

(30) Page 220, *via.* la note.

Malgré ce défaut de liberté, cette impoſſibilité dans le choix, l'auteur ſuppoſe néanmoins que les cauſes morales peuvent agir

ſur la volonté de l'homme. Les loix, les peines, les récompenſes ſervent ſouvent à le déterminer dans l'embarras du choix : ainſi, en refuſant à l'homme la liberté qui eſt ſon plus noble apanage, l'auteur argumente continuellement contre l'homme comme s'il étoit réellement libre.

Il remplace la liberté par le fataliſme ; il entend par fatalité l'*ordre éternel, immuable, néceſſaire, établi dans la Nature* (31), *toutes nos actions ſont ſoumiſes à cette fatalité ; la néceſſité qui règle les mouvemens du monde phyſique, règle auſſi tous ceux du monde moral...... & les hommes reſſemblent à des nageurs qui ſont forcés de ſuivre le courant qui les emporte* (32).

(31) Page 222.

(32) Ibid.

Par cette comparaiſon, l'auteur prétend prouver que le fataliſme eſt la règle conſtante des phénomènes du cœur humain ; que la néceſſité eſt le reſſort caché du mécaniſme de notre volonté, de notre entendement, de nos penſées & généralement de toutes nos actions : cependant le deſir du bonheur actuel eſt, ſelon l'Auteur, le ſeul mobile des actions de l'homme. *La vertu n'eſt autre choſe, que ce qui eſt conſtamment utile, le vice eſt tout ce qui eſt nuiſible* (33). L'homme ne peut agir que pour ſon intérêt ; *il eſt injuſte de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être ſans ſe rendre malheureux ; dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice* (34). Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la baſe de la morale, de l'éducation, de la politique & de la légiſlation.

(33) Chap. IX, page 135.

(34) Page 152.

De l'Immortalité & du dogme d'une vie à venir.

Par une conſéquence tirée de la matérialité de notre ame, l'auteur ne craint pas d'avancer que l'immortalité eſt une chimère : tout meurt avec le corps. Le deſir de vivre dans la mémoire des hommes eſt néanmoins utile, il eſt eſſentiel de l'exciter dans tous les cœurs : mais la croyance d'une vie à venir eſt abſolument

inutile aux mœurs. *Le dogme insensé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale, leurs sciences..... (35); c'est une des erreurs les plus fatales, dont le genre humain fut infecté. Ce dogme a plongé les Nations dans l'engourdissement & dans l'indifférence, ou bien il les a précipitées dans un enthousiasme furieux, qui les a portées à se déchirer elles-mêmes pour mériter le Ciel (36).*

(35) Chap. XIII, page 273.

(36) *Ibid.* p. 274.

Il faut écarter le préjugé qui ne peut former que des fanatiques & des furieux. La morale & les loix suffisent pour rendre l'homme heureux, ou pour le contenir : toute la Nature nous enseigne à attendre la mort avec constance, comme une suite nécessaire des révolutions qu'elle éprouve. Mourir, c'est finir; à ce moment, l'*enthousiaste a des espérances, le superstitieux a des craintes, un cœur raffermi par la raison, ne redoute pas une mort qui détruira tout sentiment (37);* il est même en droit de le prévenir : dès que l'homme est malheureux dans ce monde, il lui est permis d'en sortir; la crainte de la mort est une foiblesse, & la Nature lui commande le suicide.

(37) Page 302. Du Suicide.

La honte ou l'indigence, la perfidie de ses amis, l'infidélité de sa femme, l'ingratitude de ses enfans, une passion impossible à satisfaire, le chagrin, le remords, la mélancolie, le désespoir, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. *Un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux....... lorsque rien ne soutient plus l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire (38).*

(38) Chap. XIV, pages 305, 306.

Les idées d'un Dieu vengeur & terrible, d'une vie à venir, d'un bonheur différent de celui que nous goûtons ici bas, sont la

la vraie ſource des maux de l'homme, de l'ignorance dans laquelle il croupit, des craintes & de l'eſclavage où il eſt réduit.

En effet, l'auteur nie expreſſément que les obligations de l'homme ſoient une ſuite de ſa relation avec la Divinité. Les Dieux que la crainte a formés, ſont inviſibles; par conſéquent ils ne peuvent être qu'une puiſſance imaginée gratuitement: ce ſont *ces Dieux inviſibles qui furent les modèles de la conduite de l'homme,..... les Tyrans ſeuls ont profité de la Religion & des ténèbres qu'elle répandoit ſur l'eſprit humain..... Les Nations n'ont connu ni la Nature, ni la Raiſon, ni la Vérité (39)*: elles (39) Chap. XIV, page 344.
ſont tombées de la liberté dans l'eſclavage, faute d'avoir connu leurs droits & leurs beſoins; & elles ont ſacrifié leur bien-être au caprice de ceux qui les gouvernoient. *L'homme a toujours ignoré le but & l'aſſociation du Gouvernement; il s'eſt ſoumis ſans réſerve à des hommes comme lui, que ſes préjugés lui ont fait regarder comme des êtres d'un ordre ſupérieur; ceux-ci ont profité de ſon erreur pour l'aſſervir, le corrompre & le rendre victime & miſérable (40),...... d'où l'on voit que c'eſt à l'ignorance de la* (40) Chap. I, p. 7.
Nature que ſont dûes ces Puiſſances inconnues, ſous leſquelles le genre humain a ſi long-temps tremblé (41). (41) *Idem*, page 6.

De la Société. D'après ces aſſertions, l'auteur balance les droits de l'homme ſur ſon ſemblable: *ils ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer; ſans cela le pouvoir qu'il exerce ſur lui, ſeroit une violence, une uſurpation, une tyrannie manifeſte (42).* (42) Chap. XIV, page 340.

Tout Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la ſociété, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident qu'elle peut révoquer ſon pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer la forme de ſon gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a confié à ſes Chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême,

par la loi immuable de la Nature, qui veut que la partie soit subordonnée au tout. (43)

(43) Chap. IX, page 142.

De ce principe, l'auteur tire la conséquence que *les Souverains sont les Ministres de la société, ses Interprètes* (44)........ Il entre ensuite dans le détail des devoirs de la Souveraineté. *Par un pacte, soit exprimé, soit tacite, les Souverains s'engagent .... à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent d'obéir......... Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses Chefs le droit de lui nuire..... une telle concession seroit annullée par la Nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu, ... tende à se conserver, & ne puisse consentir à son malheur permanent* (45).

(44) Idem. p. 143.

(45) Idem, ibid.

Des droits de la Souveraineté.

Ainsi, dans les principes de l'auteur, l'autorité n'est fondée que sur le bonheur qu'elle s'engage à procurer au peuple. Le pacte qui lie les Sujets au Souverain est conditionnel; s'il ne remplit pas l'engagement qu'il a contracté, le peuple est en droit de le révoquer, & de former un nouveau Gouvernement & de nouvelles loix.

Il va plus loin encore. *Les Chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander* (46); mais, ajoute-t-il, *une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves* (47).

(46) Chap. IX, page 144.

(47) Idem.

C'est par suite de l'abus du pouvoir, que *les Souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, ils ont prétendu le tenir du Ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ... en un mot, être des Dieux sur la terre* (48).

(48) Page 145.

De-là l'avilissement des nations & leur soumission aux volontés

de leur Chef. *Les loix ne furent plus que l'expreſſion de leurs caprices*, & l'intérêt public fut ſacrifié à l'intérêt du Souverain.... Inſenſiblement la liberté, *la juſtice*, *la ſûreté*, *la vertu furent bannies (49).*

(49) Chap. IX, page 145.

La politique tourna les forces de la ſociété contre tous ſes membres, *& une habitude ſtupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes (50).*

(50) Idem, ibid.

Voilà par quels degrés l'auteur fait paſſer la puiſſance Souveraine; & ſur cette expoſition il poſe en principe que tout *homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant (51).*

(51) Idem, ibid.

La conſéquence de ce principe eſt, ſelon l'auteur, que *la crainte eſt le ſeul obſtacle que la ſociété puiſſe oppoſer aux paſſions de ſon Chef;...... elle doit limiter ſon pouvoir,.... parce que le fardeau de l'adminiſtration eſt trop grand pour être porté par un ſeul homme;......; que l'étendue de ſon pouvoir rendra toujours méchant (52).*

(52) Idem, page 146.

De ces principes, l'auteur fait ſortir une foule de maximes ſéditieuſes, & vomit contre les Souverains des invectives que nous ne répéterons pas dans ce lieu ſacré où la majeſté de nos Rois réſide habituellement; nous craindrions trop de ſouiller les voûtes de ce Sanctuaire, où elles ne pourroient être entendues ſans horreur. Leur donner cette indiſcrète publicité, ce ſeroit en multiplier le ſcandale: ſi la Cour veut parcourir le corps entier de l'ouvrage, elle les trouvera *tome I, chap. IX, p. 142 & ſuiv. chap. XIV, p. 292; chap. XVI, p. 336 & ſuiv. tome II, chap. VIII, p. 241 & 247; chap. IX, p. 278, 281 & ſuiv.*

De cet abrégé du plan de l'auteur dans ſon premier volume, ſi nous paſſons à la ſeconde partie, nous voyons qu'il s'eſt propoſé de diſcuter l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la Religion.

Le premier pas de l'auteur dans cette nouvelle carrière, eſt l'examen de l'exiſtence de la Divinité.

Lucrèce, ce fameux Matérialiſte de l'antiquité, commence par établir que la crainte créa les Dieux: *Primus in orbe Deus fecit timor.* L'auteur du Syſtème de la Nature adopte le même principe: il prétend *que ce fut dans le ſein de l'ignorance, des alarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puiſé leur première notion ſur la Divinité........* & nous tremblons aujourd'hui; parce que nos aïeux ont tremblé il y a des milliers d'années.

Des notions de la Divinité.

Ainſi l'idée de Dieu eſt venue aux humains, de l'ignorance des cauſes naturelles, de la crainte que l'homme a reſſentie en voyant la multitude des maux qui l'environnent, & des révolutions terribles que l'Univers a éprouvées; *& c'eſt toujours dans l'attelier de la triſteſſe, que l'homme malheureux a façonné le fantôme dont il a fait ſon Dieu (53).*

(53) Tome II, chap. 1, page 11.

Si l'homme avoit été heureux, il n'eût jamais penſé à la Divinité. *Il regarde le bien-être comme une dette de la Nature; & les maux comme une injuſtice qu'elle lui fait. Perſuadé que cette Nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fît ſouffrir ſi elle n'étoit mue par une force ennemie de ſon bonheur, qui eût des raiſons pour l'affliger & le punir (54).* D'où l'auteur conclut que le mal, encore plus que le bien, fut le motif des recherches de la Divinité. *En réfléchiſſant ſur la Divinité, ce fut toujours ſur la cauſe de ſes maux que l'homme médita...... Obſtiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la Nature (55);...... & c'eſt ſur les débris de cette Nature qu'il éleva le coloſſe imaginaire (56)* qu'il a toujours encenſé.

(54) Chap. *idem*, page 21.

(55) Chap. *idem*, page 22.

(56) Chap. *idem*, page 26.

Sous le nom de Dieu, les hommes n'ont jamais entendu que la cauſe inconnue des phénomènes naturels; *& cet être abſtrait*

& métaphyfique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations éternelles (57). (57) Chap. II, page 38.

C'eft d'après lui-même que l'homme créa fa Divinité; *l'ame qu'il s'étoit donné fervit de modèle à l'ame univerfelle (58); .... & l'homme dans fon Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme comme lui (59).* (58) Chap. *idem*, page 39. (59) Chap. *idem*, page 40.

Mais quelle que foit cette caufe inconnue qui anime toute la Nature, en la fuppofant fpirituelle, l'homme l'a rendue inconcevable; il n'en exprime les attributs que par des négations. *Dire que Dieu eft un être immatériel, infini, immenfe, inétendu, incompréhenfible, &c. c'eft combiner des mots vagues & indéterminés;* un être de cette nature eft un pur néant, *& l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimère; voilà cependant,* s'écrie l'auteur, *voilà les matériaux dont la Théologie fe fert pour compofer le fantôme inexplicable devant lequel elle ordonna au genre humain de tomber à genoux (60).* (60) Chap. III, pages 58, 59.

Les qualités morales que l'on prête à la Divinité, l'intelligence, la fageffe, la bonté, la juftice, &c. font empruntées de l'homme. Elles fe contredifent & font démenties dans l'ordre ordinaire de la Nature. *Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être foumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve tant de biens, ne peut être foumis à un Dieu méchant. De-là deux principes oppofés l'un à l'autre. Ou le même Dieu eft alternativement bon & méchant, ou il faut avouer qu'il ne peut agir autrement; alors il eft inutile de l'adorer & de le prier (61).* (61) Chap. *idem*, page 64.

Un être revêtu tout-à-la-fois, de tant de qualités difcordantes, fera toujours un être indéfiniffable, & il fera par conféquent un être de raifon; & fans chercher à concilier la juftice de cet être avec fa bonté, l'hypothèfe de la liberté de l'homme ne fatisfait en aucune manière à l'objection de l'origine du mal qui eft ou

étranger à la machine, ou qui en est une suite nécessaire & indispensable.

Existence de Dieu. *Qu'est-ce qu'un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne; qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejeter, les prédestiner au bonheur où au malheur; qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices, & de les affliger sans raison; qui pourroit aller jusqu'à détruire ou anéantir l'Univers! cet être n'est-il pas un tyran ou un démon! (62)*

(62) Chap. VIII, page 76.

Tel est, ajoute l'auteur, le Dieu qu'on nous propose d'adorer. On le suppose le maître *de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté en vérité; en un mot, on lui donne le droit d'altérer l'essence éternelle des choses. On fait ce Dieu supérieur aux loix de la Nature, de la raison, de la vertu (63)*; tout est contradiction, dit l'auteur, & les idées que la Théologie donne de la Divinité, seront toujours confuses, incompatibles, & doivent finir nécessairement par nuire au repos des humains.

(63) Chap. *idem*, page 78.

Preuves de l'existence de Dieu. En partant de ces maximes, l'auteur entre dans le détail des preuves de l'existence de Dieu, données par Clarke, Descartes, Malebranche & Newton; & quoiqu'il ne rapporte fidèlement aucune de ces preuves, quoiqu'il ne réponde directement à aucune, il ne craint pas d'avancer qu'elles ne présentent aucune solidité. L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, a toujours été regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être; non, dit l'auteur du Systême de la Nature; le sentiment de tous les peuples sur ce sujet, ne prouve autre chose, sinon que tous les hommes sont ignorans, *que dans le sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée, a cherché des moyens de fixer ses incertitudes (64).*

(64) Chap. IV, page 90.

Qu'importe ce consentement universel, si on ne trouve pas deux Nations qui aient la même idée de Dieu? Le principe qu'il y a *un être nécessaire*, ne démontre pas que cet être soit différent de la matière; & l'ordre prétendu de l'Univers est imaginaire. Pour y apercevoir un ordre réel, il faudroit connoître le *but du tout*, & le tout n'a pas de but: tout est nécessairement ce qu'il est, & l'intervention de la Divinité devient absolument inutile.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'Univers, la superstition fut la source de toutes les Religions. Les Législateurs profitèrent de la crédulité des peuples, & chaque particulier divinisa bientôt tout ce qui pouvoit contribuer à son bonheur, ou qu'il crut capable de lui porter préjudice: de-là vient le Panthéisme, & toutes les absurdités dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'abandonne à lui-même: loin de contribuer à la félicité des humains, la Religion les a rendu plus malheureux; elle a divinisé les Souverains, & en a fait autant de tyrans; mais toutes les Religions qu'on a vu se succéder les unes aux autres, n'ont jamais prêté à la morale qu'un appui chancelant, & le plus souvent idéal. La Religion chrétienne elle-même n'a jamais connu les vrais remèdes contre les passions; elle rend nos erreurs incurables, & les menaces qu'elle emploie, ne tendent qu'à faire des fanatiques: en occupant les hommes du bonheur futur, elle les empêche de penser à leur bonheur présent; & même, loin d'arrêter les passions des méchans, elle les enhardit au crime, en leur faisant espérer leur pardon: enfin, elle présente au Chrétien un Dieu despote, un Dieu jaloux, un Dieu cruel qui punit éternellement pour des fautes inséparables de la Nature humaine, qu'il a créée lui-même dans cet état de foiblesse. *Les hommes*, dit l'auteur, *en tout pays ont adoré des Dieux bizarres, injustes*,

De la Religion.

ſanguinaires, implacables, dont ils n'oſèrent jamais examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout diſſolus, cruels, partiaux, ils reſſemblèrent à ces tyrans effrénés qui ſe jouent impunément de leurs ſujets malheureux. C'eſt un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui l'on nous fait adorer: le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde; & nous punira dans l'autre des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendu ſuſceptibles; ſemblable à un Monarque enyvré de ſon pouvoir, il fait parade de ſa puiſſance....... Et la Théologie nous montre dans tous les âges, les mortels punis pour des fautes inévitables & néceſſaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant (65).

(65) Tome II, chap. II, page 50.

Il paroît, ajoute-t-il, *qu'un Dieu raiſonnable ne conviendroit pas aux intérêts des Prêtres (66):* auſſi ſes Miniſtres fourniſſent aux ſcélérats *les moyens de parvenir à la félicité éternelle, & dans le fait, la Religion accorde le Ciel aux méchans....... Elle y place les plus inutiles & les plus méchans des hommes (67).*

(66) Voy. la note, page 51.

(67) Tome I, chap. XIII, pag. 271, 272.

Tels ſont, dit cet Auteur, *Moyſe, Samuel, David chez les Juifs; Mahomet chez les Muſulmans; chez les Chrétiens Conſtantin, Saint Cyrille, Saint Athanaſe, Saint Dominique & tant d'autres brigands Religieux & zélés perſécuteurs que l'Égliſe revère: on peut encore leur joindre les Croiſés, les Ligueurs (68),* &c.

(68) Tome I, *voy.* la note, page 272.

Les opinions Religieuſes mettent les hommes perpétuellement en diſpute; ils ſe haïſſent & ſe perſécutent, & croient ſouvent bien faire en commettant des crimes pour ſoutenir leurs opinions. *C'eſt ainſi que la Religion enyvre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatiſme & de fureur s'ils ont une imagination échauffée: ſi au contraire ils ſont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la ſociété: s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques,*

ſouvent auſſi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres (69).

(69) Tome I, chap. IX, page 153.

Des Miniſtres de l'Égliſe.

Non-ſeulement la Religion eſt le principe des malheurs de l'humanité, mais encore elle a rendu les Miniſtres des Autels orgueilleux, fourbes, vicieux & malfaiſans, *& entre les mains des Prêtres de tout pays, la Divinité reſſemble à la tête de Méduſe, qui ſans nuire à celui qui la montroit, pétrifioit tous les autres (70).*

(70) Tome II, chap. VIII, p. 240.

Le Sacerdoce & l'Empire ſavent combiner leurs intérêts. La Religion ſoutenue de la Tyrannie, tient lieu de tout. *Elle a rendu aveugles & ſouples les peuples que le Gouvernement ſe propoſe de dépouiller (71).*

(71) Chap. VIII, page 246.

La Religion corrompt les Princes, les Princes corrompent la Loi, qui comme eux devient injuſte (72)..... Et dans une ſociété corrompue il faut ſe corrompre pour devenir heureux (73).

(72) Chap. IX, page 278.

(73) Chap. *idem*, page 279.

Le Deſpote trouva la Religion merveilleuſe quand elle l'aſſura qu'il étoit Dieu ſur la terre; il la négligea quand elle lui dit d'être juſte, *& d'ailleurs il fut aſſuré que ſon Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il conſentiroit de recourir aux Prêtres, toujours prêts à le reconcilier (74).*

(74) Chap. *idem*, page 281.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, qu'en défigurant la morale Chrétienne, ou plutôt en lui en ſubſtituant une autre toute contraire, l'auteur l'oppoſe à la morale de la Nature, & il ſoutient que cette dernière eſt préférable, plus utile & plus efficace.

De l'Athéiſme.

Il en conclut que l'Athéiſme n'eſt point un ſyſtème dangereux pour la ſociété; que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement ſage & l'éducation, ſuffiſent pour réprimer les paſſions; en un mot, l'impiété, ſelon lui, n'eſt qu'une accuſation

vague & imaginaire, & le ſuperſtitieux mérite plutôt le nom d'*athée* que le matiérialiſte.

L'auteur en finiſſant ſe caractériſe par cette aſſertion impie: *que l'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre (75)*; & il termine ſon ouvrage par une prière à la Nature, que nous nous ferions un devoir d'adopter, ſi elle eût été adreſſée à ſon Auteur.

(75) Chap. XIV, page 410.

Tel eſt, Meſſieurs, le précis du Syſtème de la Nature, de ce livre qu'une ſecte orgueilleuſe préſente comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

Vous frémirez d'horreur, ſans doute, en vous rappelant la chaîne des principes de cet auteur, & les conſéquences funeſtes qui en réſultent: que ſeroit-ce cependant ſi nous fuſſions entrés dans le détail des preuves, ſi nous euſſions mis ſous vos yeux les raiſonnemens particuliers dont il a voulu appuyer ſon ſyſtème monſtrueux? il ne voit rien, il ne conçoit rien au-delà des objets phyſiques, & dès-lors il nie tous les objets intellectuels. C'eſt par le phyſique de la Nature qu'il veut juger de l'Auteur même de la Nature; & parce qu'il s'aveugle lui-même au point de ne pas concevoir un Dieu créateur & bienfaiſant, il ne craint pas d'en conclure que ce qu'on ne peut concevoir ne peut pas exiſter: concluſion également étrange & abſurde, & d'après laquelle il ne va plus que de ſophiſmes en ſophiſmes, de blaſphèmes en blaſphèmes, & par tant de ſcandales accumulés, il oſe en quelque ſorte défier la Religion & les Loix.

L'auteur ſemble s'être perſuadé que la vérité fatiguée du long règne de l'erreur a fait choix de lui, & l'a arraché du milieu de la foule aveugle, pour qu'il fût ſon Évangéliſte; & ce nouvel apôtre, en nous retraçant toutes les chimères que la raiſon avoit déjà proſcrites, ſe vante d'avoir reculé les bornes de l'eſprit

humain ; il se fait une gloire féroce de surpasser en audace, Épicure, Spinosa, & tous les Philosophes, ou plutôt tous les Athées des siècles passés. Ces derniers, en effet, enveloppoient au moins d'emblêmes leur odieuse doctrine; quelquefois même ils ne faisoient que douter de l'existence de l'Etre suprême, & ce doute même étoit une sorte d'aveu de la Divinité. L'auteur du Système de la Nature déclare ouvertement & avec l'assertion la plus décidée, qu'il n'y a point de Dieu, & qu'il ne sauroit y en avoir. Son dessein est d'établir le matérialisme & la fatalité absolue. Cet Etre, l'auteur, le moteur & le bienfaiteur de tous les êtres, qui tient à eux par sa bonté, & en est séparé par son essence; cet Etre infini, que tout l'Univers annonce, & dont la Nature entière est elle-même la preuve en action; cet Etre, dont l'idée est innée, que la raison & la conscience réclament également, qui créa l'homme libre pour le rendre méritant, qui a mis une moralité à ses actions pour y attacher une récompense; cet Etre suprême, en un mot, n'est, aux yeux de ce sacrilége Écrivain, qu'un Etre de raison, un rêve métaphysique, un fantôme hideux & malfaisant, enfanté par la crainte, annoncé par la fourberie, adopté par le vice, l'ignorance & la lâcheté; soutenu par l'ambition & le despotisme, source unique de la corruption des ames, principe fatal de l'abrutissement des esprits, de l'esclavage des peuples, de toutes les calamités du genre humain, & dont tous les Philosophes & les gens de bien doivent à l'envi renverser le trône, pour rendre les hommes à la Nature, & les remettre sous le joug de l'aveugle nécessité.

Après avoir fait le mal à l'humanité d'enseigner aux hommes qu'il n'y a ni liberté, ni Providence, ni Etre spirituel & immortel, ni vie à venir, & que l'Univers est l'ouvrage & le jouet de la fatalité; que la Divinité n'est qu'une chimère absurde, qui doit

ſon origine au délire de l'imagination troublée par la crainte, & dont la croyance eſt l'unique cauſe de tous les malheurs de l'eſpèce humaine; cet Écrivain inſenſé oſe encore ſapper la ſociété par ſes fondemens, & il ne craint pas d'attaquer les Chefs qui la gouvernent.

Les ſociétés ne ſont à ſes yeux qu'un vil aſſemblage d'hommes lâches, ignorans & corrompus, proſternés devant des Prêtres qui les trompent & des Princes qui les oppriment.

Les Chefs des Nations ſont des méchans & des uſurpateurs, qui ſacrifient les peuples à leurs folles paſſions, & qui ne s'arrogent le titre faſtueux de repréſentans de Dieu, que pour exercer impunément le deſpotiſme.

L'accord du Sacerdoce avec la Puiſſance ſouveraine, n'eſt qu'une ligue formée contre la vertu & contre le genre humain.

Il veut perſuader aux Nations que les Rois n'ont & ne peuvent avoir ſur elles d'autre autorité que celle qu'elles leur ont confiée; qu'elles ſont en droit de la balancer, de la modérer, de la reſtreindre, de leur en demander compte, & même de les en dépouiller, ſi elles le jugent convenable à leurs intérêts. Il les invite à uſer avec courage de ces prétendus droits, & il leur annonce qu'il n'y aura de bonheur pour elles, que lorſqu'elles auront mis des limites au pouvoir de leurs Princes, & qu'elles les auront forcés à n'être que les repréſentans du peuple & les exécuteurs de ſa volonté.

L'anarchie & l'indépendance ſont le gouffre affreux où l'impiété cherche à précipiter les Nations; & c'eſt ſans doute pour remplir ce funeſte projet, qu'elle s'occupe depuis long-temps à dénouer, nœud à nœud, tous les liens qui attachent l'homme à ſes devoirs.

Oſera-t-elle encore ſe parer à nos yeux des fauſſes apparences de la ſageſſe, de l'amour du bien public? Oſera-t-elle parler de ſon reſpect pour les Loix & de ſon zèle pour l'humanité? Elle

eſt convaincue d'être autant l'ennemie des peuples & des Rois que de Dieu même.

Il n'y a que des hommes corrompus qui puiſſent écrire & s'élever contre les principes réprimans. Il n'y a qu'une main ſacrilége qui oſe arracher les barrières que la légiſlation a voulu mettre entre l'impiété & l'eſprit humain, entre le cœur & la dépravation. Il n'y a qu'un ennemi de l'homme qui puiſſe vouloir ôter à nos actions leur moralité, à la vertu l'appui qu'elle trouve dans l'eſpérance d'une vie à venir, & affranchir le méchant de la crainte que cette idée terrible doit néceſſairement lui imprimer. Eh! combien de crimes que la vigilance & la ſévérité des Tribunaux ne peut pourſuivre, que la force & l'autorité ne peuvent ni réprimer ni prévenir, & qui n'ont de loix pénales que dans cette vie à venir, qu'un ſentiment intérieur annonçoit aux Philoſophes même du paganiſme; qui eſt, pour ainſi dire, de foi naturelle, & qu'une révélation ſecrète & continue nous découvre au fond du cœur?

Quelle force n'acquièrent pas ces principes généraux, lorſqu'on en fait l'application à la Religion ſainte que nous avons le bonheur de profeſſer? & indépendamment de ſon origine toute céleſte, les raiſons même de la politique humaine, ne doivent-elles pas nous engager à la conſerver telle qu'elle eſt établie parmi nous? De quel œil ne devons-nous donc pas enviſager tout ce qui peut tendre à en corrompre la pureté? Le fléau de la Religion n'eſt-il pas celui de l'État? & leurs colonnes ne ſont-elles pas poſées ſur une baſe commune?

Les détracteurs de cette Religion ſainte ont beau nous dire que ſa morale pure & ſublime n'eſt, après tout, que celle de toutes les autres Religions & de tous les anciens Philoſophes; quelle eſt la Religion, autre que la Religion chrétienne, dont les promeſſes

ſoient auſſi magnifiques que conſolantes? Quelle eſt celle qui a autant établi la fraternité entre les hommes; qui annonce plus une Providence dans tous les évènemens de ce monde, & qui imprime mieux le caractère de la Divinité ſur les Souverains & ſur les Magiſtrats? Quelle eſt la religion qui tend davantage à tout réunir dans la ſociété, ſans y rien confondre; & qui fait du travail, de la fidélité, du courage & de l'obéiſſance aux Loix, autant d'actes de piété dans la vie préſente, autant de droits aux récompenſes de la vie future? Quelle autre Religion enfin a la gloire d'avoir fait diſparoître les horreurs du deſpotiſme, le ſpectacle de la ſervitude, le mépris de l'humanité, & toute la férocité des mœurs des anciens peuples? Il n'en eſt aucune, ſans doute, qui puiſſe entrer en parallèle: elle eſt digne du Ciel dont elle eſt deſcendue, & des hommes à qui elle eſt commandée. Incompréhenſible dans ſes myſtères, mais raiſonnable dans ſon culte, & divine dans ſes préceptes, elle réunit tous les hommes par les liens d'un amour mutuel, &, pour nous ſervir des expreſſions d'un Auteur célèbre, *nous lui devons, dans le gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre, un certain droit des gens que la nature humaine ne ſauroit aſſez reconnoître (a).*

(a) Eſprit des Loix, *tome III, liv. XXIV, chap. III.*

A ce tableau vous vous rappelez ſans peine les effets que le Chriſtianiſme a produits parmi tous les Peuples, qui ont été aſſez heureux pour ouvrir les yeux à la lumière de la Foi. Et ſi nous ajoutons que cette Religion ſainte fait partie de notre conſtitution, que ſes Loix ont dans l'État des effets civils, qu'elle y a des droits, des priviléges, un patrimoine, & qu'une chaîne étroite y lie par-tout le Chrétien avec le citoyen, on ſera forcé de convenir qu'on ne peut attaquer la Religion ſans troubler l'ordre public, ſans porter atteinte à la félicité des Peuples; en un mot, ſans altérer les principes de la conſtitution politique; & il en réſulte

que l'impie qui dogmatiſe, ſe rend coupable de lèſe-majeſté divine, & que l'ennemi de Dieu eſt l'ennemi de l'homme & de la ſociété.

Ce n'eſt pas au ſeul auteur du Syſtème de la Nature que nous ſommes en droit de faire ces reproches : que l'on parcoure les autres Ouvrages dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte en commençant ; on découvre facilement que chacun de ces Écrits eſt une branche d'un ſyſtème général qu'on n'a donné au public que par partie : on a voulu, pour ainſi dire, l'apprivoiſer inſenſiblement avec les idées funeſtes qu'on cherchoit à lui faire adopter. En réuniſſant aujourd'hui toutes ces productions, on en peut former un corps de doctrine corrompue, dont l'aſſemblage prouve invinciblement, que l'objet qu'on s'eſt propoſé, n'eſt pas ſeulement de détruire la Religion chrétienne, mais même d'abolir toute créance pieuſe, toute crainte de Dieu, toute communication du ciel avec la terre, & d'effacer juſques aux moindres traces de la Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. L'impiété ne borne pas ſes projets d'innovation à dominer ſur les eſprits & à arracher de nos cœurs tout ſentiment de la Divinité : ſon génie inquiet, entreprenant & ennemi de toute dépendance, aſpire à bouleverſer toutes les conſtitutions politiques, & ſes vœux ne ſeront remplis, que lorſqu'elle aura mis la Puiſſance exécutrice & légiſlative entre les mains de la multitude, lorſqu'elle aura détruit cette inégalité néceſſaire des rangs & des conditions, lorſqu'elle aura avili la majeſté des Rois, rendu leur autorité précaire & ſurbordonnée aux caprices d'une foule aveugle ; & lorſqu'enfin à la faveur de ces étranges changemens, elle aura précipité le monde entier dans l'Anarchie, & dans tous les maux qui en ſont inſéparables : peut-être même, dans le trouble & la confuſion où ils auroient jeté les Nations, ces prétendus Philoſophes, ces eſprits indépendans ſe propoſent-ils de s'élever au deſſus du vulgaire, & de dire aux

peuples que ceux qui ont su les éclairer, sont seuls en état de les gouverner.

Mais comment les auteurs de cet affreux projet ont-ils pu se flatter de le remplir, ou même de le manifester impunément sous les yeux des Magistrats, & jusques aux portes du Sanctuaire, où la Justice veille au maintien des Loix de la Religion & des maximes fondamentales de la Monarchie! Ont-ils pu croire que leurs vues impies & séditieuses échapperoient à vos regards, ou que leur fureur sacrilége entraîneroit votre sagesse, ou que notre zèle seroit affoibli par leurs intrigues, leurs clameurs, leurs calomnies, & tous les artifices qu'ils emploient pour répandre & accréditer leur doctrine!

Non, Messieurs, rien ne pourra suspendre le cours de la Justice, & quelques menaces que puisse faire l'impiété, quelques ruses qu'elle emploie pour se soustraire aux coups que votre sagesse lui prépare, elle ne trouvera qu'un ennemi redoutable & vigilant dans le corps dépositaire des Loix. Le poison des nouveautés profanes ne peut corrompre la sainte gravité de mœurs qui caractérise les vrais Magistrats; tout peut changer autour d'eux, ils restent immuables avec la Loi.

Les Fauteurs secrets de ces Ouvrages licencieux & impies, sans les approuver ouvertement, prétendront peut-être, qu'une condamnation authentique, & une recherche des auteurs de ces Livres abominables, est contraire aux progrès de l'esprit humain. C'est, diront-ils, retarder d'utiles découvertes, borner nos idées, restreindre la connoissance de l'homme, lui ôter le ressort qui le fait agir sur lui-même, & assujettir les peuples à l'ignorance & à la superstition.

Laissons éclater ces cris impuissans, élevons-nous au-dessus de ces vaines illusions; on ne vous accusera jamais, ou l'on vous accuseroit

accuſeroit en vain d'écarter les lumières & d'interrompre la marche du génie. La Religion ne craint que les égaremens de la raiſon & non pas ſes efforts. Elle ne s'oppoſe pas à la perfection des ſciences & au développement des connoiſſances phyſiques; mais parce qu'il ne faut pas arrêter les progrès de l'eſprit humain, faut-il lui permettre de tout détruire? N'eſt-il vraiment libre que lorſqu'il ſecoue tous les freins? Il eſt des liens qu'il doit ſavoir porter, & qui aſſurent ſa marche ſans l'embarraſſer. Rendre publics les délires d'une imagination égarée, eſt un crime que la licence ſe permet, & cette licence, loin de contribuer au progrès des idées, ne peut que le retarder, par les écarts où les folles illuſions jettent l'eſprit, & par les troubles que cette liberté effrénée a occaſionnés dans toutes les conditions.

N'eſt-ce pas ce fatal abus de la liberté de penſer, qui a enfanté cette multitude de ſectes, d'opinions, de partis, & cet eſprit d'indépendance dont d'autres Nations ont éprouvé les ſiniſtres révolutions?

Le même abus produiroit en France des effets peut-être plus funeſtes. La liberté indéfinie trouveroit dans le caractère de la Nation, dans ſon activité, dans ſon amour pour la nouveauté, un moyen de plus pour y préparer les plus affreuſes révolutions; & déjà même, ſemblable aux fléaux publics, elle a laiſſé parmi nous des traces de ſon paſſage. N'a-t-elle pas altéré la douceur & la bonté nationales; & ne doit-on pas s'apercevoir qu'elle a infecté preſque tous les états de mœurs perverſes, de maximes pernicieuſes, & qu'elle a introduit un langage ſuſpect, inconnu à nos aïeux?

C'eſt donc avec une juſte confiance que nous venons vous dénoncer les dernières productions de l'impiété. S'il n'étoit que des eſprits nés droits & bons, incapables d'être ſéduits par les

ſophiſmes, nous aurions peut-être gardé le ſilence ſur un ſyſtème auſſi monſtrueux. L'auteur a été ſi loin, que ſa hardieſſe même ſemble ſervir de préſervatif à ſes maximes. Le châtiment le plus ſenſible pour lui, ſeroit d'apprendre qu'il n'a pas paru dangereux; que tous ſes efforts n'ont pu élever qu'une vapeur paſſagère autour de la Religion, & de même que la vaſe excitée & portée à la ſurface des eaux, ſe précipite d'elle-même, & va ſe perdre au fond d'un fleuve qui, dans une courſe égale & tranquille, reprend bientôt ſa première limpidité; ainſi l'on verra ces abſurdes blaſphèmes diſparoître & tomber dans l'oubli. Mais les eſprits qui ont leur ſauvegarde en eux-mêmes ſont trop rares; les paſſions dont la plupart des hommes ſont le jouet, leur ignorance ou leur foibleſſe, l'indépendance même qu'on a voulu leur inſpirer, & à laquelle ils ne ſont que trop enclins, tout les entraîneroit en foule dans l'abyme caché dont l'impiété leur aplanit la pente.

Dans la ſituation actuelle, une ſévérité ſalutaire peut ſeule remédier à la témérité des auteurs, à la frénéſie d'une ſecte dangereuſe, à l'avidité même des Imprimeurs, & à la fermentation qui ſe renouvelle ſans ceſſe dans les eſprits. C'eſt un levain qui aigrit tout, & l'audace eſt montée à ſon dernier période. Votre ſageſſe prendra des meſures pour arrêter la contagion; vous déconcerterez les projets de cette fauſſe & altière philoſophie, qui ne veut s'emparer des eſprits que pour les mouvoir à ſon gré, qui ne cherche à les inſtruire que pour les égarer, & qui ne réclame la liberté de penſer que pour s'affranchir de toute eſpèce de dépendance civile & politique: vous calmerez les juſtes alarmes que les progrès de l'impiété cauſent à la Patrie & à la Religion, & il ne tiendra pas à vous que la France n'ait encore la gloire d'être celle de toutes les Nations chrétiennes, où le dépôt de la Foi & des vrais principes du Chriſtianiſme s'eſt conſervé depuis

une longue ſuite de ſiècles avec toute la pureté de l'ancienne diſcipline, celle enfin dont le caractère diſtinctif eſt l'amour de ſes Souverains, & qui, par ce double attachement à ſon culte & à ſes Rois, eſt & ſera toujours le modèle de tous les peuples de l'Europe.

Nous avons pris ſur tous les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, des concluſions par écrit, que nous laiſſons à la Cour, avec les imprimés qui en ſont la matière & l'objet.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

